

HARRIET SCHNEIDER



Rien de
SHAKESPEARE

roman

Harriet Schneider

Rien de Shakespeare

© Harriet Schneider, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9410-9

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère,

« On sait bien que les contes de fées,
c'est la seule vérité de la vie. »
Antoine de Saint-Exupéry.

Préface

Vous ne le savez peut-être pas, mais vous êtes à la tête d'une usine de plus de 90 milliards de neurones qui sont pratiquement tous au chômage technique. Un petit nombre d'entre eux seront ravis de retrouver le chemin de l'emploi, en particulier les intermittents du spectacle, embauchés pour faire fonctionner l'affaire qui nous intéresse.

Toutefois si un doute persiste quant à leur compétence, des réponses se trouvent en fin d'ouvrage dans la rubrique totalement partielle intitulée « Pense-bête et scientifique ». Elles ne sont pas signalées par un astérisque mais classées par ordre alphabétique.

« Qu'est-ce que la conscience ? Demanda Pinocchio. C'est la petite voix douce qui t'indique la différence entre le bien et le mal. »

Évangile selon Disney. Chapitre II.

Mémé Dos

Eva Winter courait derrière un fauteuil roulant dans un long couloir étroit et sombre. Ce n'était pas un jeu. L'engin était habité et semblait avoir passé la quatrième pour foncer droit sur la seule issue possible : l'escalier. Issue à l'évidence fatale pour la vieille femme qui tenait les commandes. Consciente de la gravité de la situation, Eva jeta sa tartine sur le mur où elle s'écrasa mollement entre deux assiettes de Vallauris bon marché. Dans un sursaut désespéré, elle tenta de s'accrocher à la longue natte blanche qui volait devant elle mais loupa le pompon et tomba lourdement sur les tomettes cirées de la veille. Le Carillon Westminster en profita pour jouer sa ritournelle d'outre-manche. Il était tout juste cinq heures de l'après-midi. Le fauteuil bascula dans l'escalier et disparut du champ de vision.

Eva se boucha les oreilles avec deux doigts, puis, les yeux fermés, se mit debout en prenant son temps, le temps qu'il lui fallait pour compter jusqu'à dix.

La petite fille semblait minuscule et toute ronde dans son fuseau noir et son pull rayé trop court. Son visage enfantin s'animait de manière désordonnée au rythme des contractions de ses lèvres et de son front barré d'épais sourcils noirs qui avaient la particularité peu esthétique de dessiner un v au-dessus de son nez.

Mues par une profonde angoisse, ses fossettes, qui lui pinçaient d'ordinaire les joues, avaient choisi de se noyer dans la confortable masse grasseuse de son minois d'enfant. Elle le savait, tôt ou tard, il allait falloir ouvrir les paupières. Pour l'heure, elle préférait secouer la tête en essayant de comprendre. Qu'est-ce qui avait pu clocher dans la tête de sa mémé ? Pourquoi avait-elle fait la course dans le couloir au moment du goûter ? Pourquoi ne s'était-elle pas arrêtée ? Si elle avait pu parler, est-ce qu'elle aurait crié ? Est-ce qu'elle s'était fait mal en tombant ? Très mal ? Très, très mal ?

La loose des ancêtres avait démarré bien avant sa naissance en plein cœur de la guerre. Perdue dans la liste de ses courses, Thérèse Winter, sa grand-mère, n'avait pas vu venir la camionnette du marchand de lait. Elle finit écrasée sous ses roues. Nous étions au printemps 41.

Son époux, Joseph Winter ne fût pas long à la rejoindre. C'était un confiseur sans histoire, orfèvre du berlingot de la Forêt Noire, le fameux « Scharzwälder Bonbon », sucé dans toutes les bonnes maisons alsaciennes.

Malheureusement pour le grand-père d'Eva, le joyau de la confiserie Winter se trouvait être de la race des seigneurs. Boucané dans un chaudron antique, enrichi à la sève d'Abies alba, il pouvait vous étouffer le plus endurci des guérilléros. Et c'est justement un homme du genre dur à cuir qui, au beau milieu d'un après-midi, poussa la porte de la boutique et passa de vie à trépas, un berlingot à demi sucé dans la trachée. Une fausse route inexplicquée qui mena l'innocent commerçant jusqu'à son dernier domicile connu : le sous-sol de la Kommandantur.

Une quinzaine d'années plus tard, bien plus au sud mais en Afrique du Nord, le corps de Francisco Dos éclatait sous une bombe artisanale. L'aïeul doux rêveur, s'était éteint, comme il avait vécu, la tête en l'air, le nez collé sur l'écran d'un cinéma de quartier. Il laissait derrière lui une famille doublement décomposée car sans nouvelles de son épouse disparue le jour même en sortant de l'église.

Ce n'est que 24 heures plus tard, qu'un passant la découvrit, allongée à 186 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un banc orienté nord, nord-ouest, latitude 36°45'208" Nord, longitude 3°02'231" Est.

$4 - 3 = 1$. Il ne restait donc à l'infortunée Eva Winter qu'une grand-mère, ou plus exactement une demi grand-mère car, depuis l'incident du banc, Maria Dos ne marchait plus que sur roulettes.

Sa structure terrestre s'était définitivement abîmée dans l'antimatière d'un fauteuil roulant, ne lui laissant comme unique point de gravité, que deux planètes d'un noir de jais.

Si vous croisiez son regard sans bouclier, le risque de vous prendre une bombe H dans la gueule était énorme.

Pour limiter les dégâts, le bénévole de la Croix-Rouge qui s'occupait de son

salut en juillet 62, n'eut d'autre choix que de baisser les yeux avant de la pousser, sans un mot, sur la passerelle du paquebot « Ville d'Alger ». C'est là que l'attendait, dévasté mais au complet, le clan des Pileux : les Hernandez, Sanchez et Dos, Dos y Hernandez, Dos y Sanchez et Sanchez y Hernandez.

Les Pileux, hagards, allaient franchir les flots comme des pastèques trop mûres, la chair et les pépins en vrac. Pour l'ultime voyage, ils s'étaient regroupés sur le pont supérieur, le regard vide et humide, pour un dernier adieu à la Ville Blanche. Conscients qu'ils allaient bientôt s'éparpiller et ne plus se toucher, ils passèrent les 469 milles de navigation, couchés sur leurs valises, à pleurer leur passé en maudissant de Gaulle et la patrie.

Débarquée avec l'ensemble de la troupe, au port de Marseille, la mère d'Eva resta, un temps, collée aux plus résistants, Diego et Carmen, deux vieilles graines ibériques qui avaient choisi de germer sur place, près de la Bonne Mère, au pays des papés et des cochonnets.

Après quelques mois passés à leur côté, la jeune femme, sans travail, dut se résoudre à les abandonner pour mettre cap à l'ouest. C'est au pied des montagnes des Pyrénées, que Pénélope Winter avait trouvé la seule terre où planter son pépin. C'est là qu'elle cessa définitivement de pousser Mémé Dos.

Il est bon de le préciser ; Eva avait toujours appelé sa grand-mère, mémé. Chez les Pileux, il n'y avait jamais eu de nannie, granny, mina, nana, minette, mamassita, mamita, abuelita, grand-mère, grand-maman, bonne maman ou mère-grand. Ce n'était pas une tradition mais un fait établi. La petite n'avait donc eu qu'un seul choix de mémé, une mémé muette et paralytique dont les yeux noirs faisaient des ronds.

Dès la fin de l'école, elle traversait la rue pour la rejoindre dans la petite maison familiale coincée entre le canal et la départementale. L'arrière du terrain longeait la route. Le côté, le canal. L'avant, l'école communale. Au-delà de cet angle se tenait l'Asile de la Lande, le gigantesque hôpital psychiatrique où sa mère avait trouvé un travail de secrétaire.

Leur logis appartenait à un cantonnier à la retraite, Monsieur Jean, un vieil homme très costaud qui le louait tout en gardant l'usage du jardin, de son

potager, de ses lapins et de sa volaille. Les canards, les poules, un gros épagneul couraient dans l'herbe. Deux grands clapiers bourrés à craquer trônaient à côté d'un magnifique cerisier. C'était une ferme à étage qui ressemblait à une maison de bord de route ou bien l'inverse. Aucun charme rustique, juste du fonctionnel. Volets en métal lie de vin, façade blanche peinte à l'arrache. Le bois qui aurait pu vieillir aimablement l'ensemble avait été banni de toute la bâtisse. Une baraque sans âge, sans âme, sans lumière, sans confort, mais idéalement située entre l'école, la route et l'entrée de l'hôpital.

Eva retrouvait toujours sa grand-mère au même endroit, devant la fenêtre de la cuisine. Après l'avoir poussée près de la table, l'enfant vaquait en silence à ses occupations : goûter, rêverie, tricotin, poupée, dessin. De temps en temps, elle levait le nez et lui tendait un verre et une paille. La vieille femme tournait parfois la tête. Eva n'insistait jamais. Elle n'avait aucune notion du mot malheur, aucune émotion, peut-être juste une légère envie d'avoir une vraie mémé qui l'embrasse et lui fasse des gâteaux, mais cette envie était nichée quelque part dans un endroit qui lui était interdit.

Quelqu'un, là-haut, avait alourdi son enfance d'un poids léger qui ne l'empêchait pas de voler. C'était comme un mélo à la Zola écrit avec une petite touche de pratique, un Te Deum joué à l'accordéon. Rien de mortel pour une enfant qui découvrait la vie et ne pouvait se douter qu'un Alien avait pris possession du corps de sa grand-mère.

Dans ce tas d'os voué à la destruction, le monstre creusait un chemin de croix sombre, une autoroute crépusculaire, une galerie dans l'infiniment petit jusqu'à ce point que l'on appelle le non-retour, ce point où même vos rêves ne vous appartiennent plus. Stephen Hawking a passé sa vie à théoriser l'infini. C'était une cause perdue. L'infime de l'infime, le refuge ultime de la vie, le mano solo de l'univers se cachait, bien plus près de lui, au cœur de sa tête d'homme sans corps. Elle était Lui.

Point final.

Mémé Dos n'était ni cosmonaute, ni diplômée d'Oxford mais une croyante au bord du doute qui avait compris qu'entre l'Enfer sur terre et le purgatoire il n'y avait qu'un pas... ou plutôt une marche, et que Dieu, dans son infinie bonté, lui